

PRESQU'ILLUSION

Ce texte est une rêverie sinon une illusion de texte. Je présume qu'il se situera sur les bords ou dans les marges des propositions qui sont à entendre dans ce colloque. D'où vient ce choix ? De mon embarras à saisir l'illusion par une seule entrée, même si j'en privilégie une, tant elle me semble au cœur même de tout ce qui constitue l'existence vivante. Démarche hasardeuse dont la valeur démonstrative ou scientifique n'abusera personne.

La phrase de Lacan qui figure dans l'argument du colloque : « *guérir le sujet des illusions qui le retiennent sur la voie de son désir* » est celle sur laquelle je m'appuierai en soulignant déjà que toutes les illusions n'opèrent pas cette retenue et n'appellent donc pas une tentative de guérison. Désir et illusion, loin d'être toujours en contradiction, sont dans un étroit voisinage et peut-être même dans un concubinage amoureux. Que deviendrait le désir sans illusion?

Presqu'illusion. Presqu'île, usons. Presque illusion pour suggérer que, sauf à l'assimiler au délire, l'illusion n'envahit pas nécessairement toute la vie du sujet dès lors qu'il n'a pas perdu contact avec la réalité. Alors pourquoi ne pas l'imaginer comme une presqu'île ? Les jeux de mots, c'est facile et séduisant alors que la superficialité est au coin de la porte.

Jouer avec les mots c'est se jouer des mots, se déjouer d'eux, c'est aussi tenir compte de leur incertitude et de leur malléabilité, deux mots, incertitude et malléabilité, caractérisant d'ailleurs bien l'illusion. Jouer avec les mots est aussi leur permettre de jouer leur propre jeu et notamment celui de nous entraîner dans contrées aussi inattendues qu'espérées. Nous entraînent-ils sur la voie du rêve, du mirage, de l'énigme, de la folie, de l'illusion qui n'est pas folle? Ces mots, quelques uns d'entre eux et quelques autres, réussirai-je à les faire jouer ensemble sans se faire mal ? Rien n'est moins sûr mais ça vaut la peine d'essayer. Il faudrait sans doute les définir précisément: illusion certes mais encore imaginaire, rêve, folie, doute, croyance, conviction, mirage, utopie, désillusion, déception, aliénation, désenchantement,... et faire comme si chacun d'eux étaient absolument hétérogènes l'un par rapport à l'autre. Mais il

est possible d'imaginer au contraire qu'ils entretiennent un certain rapport et empruntent à l'un quelques traits retrouvés dans un autre. Sans oublier qu'ils peuvent aussi s'opposer.

Il pourrait s'appeler Ange. Il prenait tout au pied de la lettre sans aller au-delà de cette lettre, n'importe laquelle. Sa vie était découpée en mondes successifs sans lien. Il évoluait dans un temps haché. Il ne savait pas ce que demain pourrait être et n'était pas certain qu'hier ait eu lieu. Aucun pont pour franchir ces espaces séparés. Pourtant il se répétait silencieusement sans savoir ce qu'il disait : « De nos îles, usons. Usons des îles ». Il ne savait pas qu'il cherchait son île, enfin sa presque-île. Il n'en était pas au point d'ajouter à cette ritournelle aux allures de prière : usons de toutes nos îles connues ou inconnues (Norfolk, San Félix, Lanzarote) mais évitons l'île Morose, celle de l'Indifférence et l'île Noire. Accostons au moins sur l'une qui serait tiède sous un ciel tendre, légèrement gris et bienveillant. Non pas un paradis mais un lieu qui accueillerait nos rêveries nourries de nos désirs et de notre folie qui ne saurait être que douce. Usons de celle-ci sans que jamais elle ne s'use. Sans que jamais nous n'en soyons lassés. Peut-être l'île aux trésors, mon trésor. Histoire d'amour, en somme.

Sans s'y alanguir mollement, chercher son île pour continuer de construire et conduire son existence ou simplement pour vivre mieux. Etre tendu et animé par cette recherche sans même le savoir clairement. Pourtant sans en douter ni dans nos insomnies ni au réveil. Qu'importe d'être incapable d'en dessiner une géographie précise ou de distinguer un seul visage quand plusieurs se présentent, parfois contradictoires, l'un effaçant l'autre pour un moment seulement, valse- hésitation des visages et des formes. Effacement provisoire ou au contraire superposition, emmêlement, le choix est impossible, jusqu'au moment de la décision prise on ne sait comment ni d'où. Décision produisant un *oui* surgissant de l'intime.

Dans cette presque île quelque chose devient possible, *c'est possible*, sans-plus. Décision prise parce que survenue, comme si le désir faisait loi. Il le fait. Décision donc bercée par le désir.

Se laisser bercer d'illusions ?

L'île choisie est accueillante. Il s'y passera quelque chose. Il se passe déjà quelque chose dès lors que la décision est prise. Une construction s'opère, un devenir se dessine, on n'est plus tout-à-fait comme avant. Quelque chose, quelle chose ? La chose pas du tout

quelconque qui, pour être introuvable, se faufile pourtant dans une silhouette masquée et agitée à laquelle nous ne saurions résister. Nous construisons ainsi notre monde imaginaire et trouvons souvent les moyens de le faire coïncider au moins en partie avec la réalité. Le désir construit notre imaginaire et nous plonge dans une réalité qui n'est d'abord que psychique mais nous propulse. Resterons-nous dans cette illusion au visage du possible ? Ou, si l'illusion devenait réalité, nous faudrait-il renouveler le procès pour continuer et éviter la béatitude immobile ? Donner raison au désir qui ne saurait se priver de l'illusion sans laquelle il serait mal en point. Nous en balbutions les raisons, elles ne sont jamais les bonnes mais néanmoins elles sont les meilleures.

Parfois pourtant l'impossible aussi est illusion et comme telle, elle peut nous plaire, on peut en jouir, s'y complaire de multiples façons : de la plainte à l'agressivité, de la mélancolie à la revendication, de : *tous des salops à je suis trop nul(le) et moche pour eux, pour elles*. Mais souvent, quand l'impossible nous éclate au visage sans d'abord pouvoir s'en détourner, cette décevante illusion rejoint les coulisses de notre théâtre par le côté cour tandis que, par le côté jardin, entre une autre illusion plus souriante qui dit : *si, c'est peut-être possible. Autre chose est possible*. La pièce commencée comme une tragédie se poursuit alors comme une comédie. Illusion du théâtre, théâtre de l'illusion. Nous sommes à la fois des illusionnés et des illusionnistes. Nous circulons sur une bande de Moebius où le procès illusion/désillusion ne serait pas interrompu.

L'illusion ne disparaît qu'avec la mort sauf si, de notre vivant, nous l'étouffons. L'illusion, on n'en décolle pas, elle nous colle partout. Elle nous colle aux gestes, aux actes, aux mots, aux rêves, au corps, à la peau dessus et dessous et nous modifie. Elle transforme le poids d'un passé trop lourd et l'avenir peut s'envisager.

F. Baudry rappelle¹ : «... *l'inconscient résulte pour un sujet de la nécessité de choisir entre je ne pense pas/je ne suis pas* ». L'illusion ne serait-elle pas une *troisième voie* qui atténuerait la rudesse de cette disjonction et ferait coïncider en un point ces deux options ? D'autant qu'il dit encore² : « *La cause du désir apparaît comme ce qui soutient le désir, en lui*

¹ François Baudry, *L'Intime*, éd. De l'éclat, 1988, p 31

² Id p 34

donnant un support différent de lui-même ». Là résiderait peut-être une articulation entre désir et illusion.

L'île éclaire l'avenir, un ou plusieurs itinéraires s'esquissent en laissant cependant une place, dans le fond de la scène, à une incertitude. S'y engager n'appelle nulle conviction mais témoigne de notre présence sur l'île découverte et choisie. L'île n'est pas un mirage. L'illusion, au moins une part d'illusion, n'est rien d'autre que le confort suffisant pour y séjourner ne fût qu'un temps indéterminé, quitte à reprendre sa barque pour accoster sur une autre. A l'illusion qui nous immobilise, peut se substituer une disposition qui nous pousse à murmurer : *on dirait que...* Accepter l'idée que cette fois ce sera peut-être gagné. Et tant pis si l'illusion n'est pas absolument conforme à la découverte.

L'illusion nous est nécessaire. Acceptant l'incertitude, elle ne s'engage pas dans les impasses du doute. Le doute est un sentiment éprouvé qui n'a pas besoin de s'étayer sur un morceau de réalité extérieure au sujet. Il est une production des avatars du sujet. Il dévore la vie, empêche de vivre ce qui serait à vivre. L'incertitude inscrite au cœur de l'illusion ne porte pas sur la réalité mais sur la satisfaction du désir qui lui a donné existence et comme telle, elle pourrait être un des « supports » du désir, comme l'écrit F Baudry. Elle est une probabilité. Il y a du pour et du contre. Elle est un choix en quelque sorte et dans ce sens elle permet de vivre une vie qui ne soit pas desséchée. L'incertitude demande à être soutenue par un : *et si c'était tout de même possible*. Un espoir tout de même, mais différent de celui dénoncé par Freud dans *L'Avenir d'une illusion*. L'illusion hors contexte religieux peut être « *corrigée par les faits* », écrit-il³. Et plus loin : « *tous les dogmes de cette sorte [religieux] réclament foi en leur contenu mais sans fonder leur exigence* ». Ne serait-ce pas l'inverse pour l'illusion : elle n'a rien à faire de la foi mais fonde une exigence, au moins une demande ? Il dit aussi « *Je sais combien il est difficile d'éviter les illusions... Mes illusions ne sont pas incorrigibles comme les illusions religieuses, elles n'en ont pas le caractère délirant* ».

Quoi qu'il en soit, l'illusion n'est pas une erreur. Relèvant du couple *dupe-pas dupe*, elle est une modalité intermédiaire entre désir et pulsion d'où elle tire son énergie et déploie

³ Freud, *L'Avenir d'une illusion*, éd Flammarion 2011, p 36, 84, 115.

un éventail de représentations où le désir pourra élire un objet. L'illusion peut prendre statut de vérité subjective sans « croyance aveugle » et même avec incertitude. Au bout de l'illusion surgirait le mot *énigme*. Celui-ci en suggère un autre, celui *d'inconnu*. G. Rosolato écrit⁴ : « *Si celui-ci [l'inconnu] est reçu et reconnu... et si nulle crainte ne s'y attache, une aspiration à le conquérir entre en lice* ». Processus dynamique donc, indexé de *curiosité*. L'illusion, hors ses extrêmes, comporte cette dimension d'inconnu « à conquérir », et l'admettre évite sans doute de tomber dans ses extrêmes.

Illusion, condition d'une histoire et de son écriture, pour permettre l'écriture d'une autre histoire, pour que l'histoire continue en une autre langue. A l'illusion aliénante qui fait faire du surplace au sujet, s'oppose une autre version qui au contraire lui donne (des) raisons d'avancer.

Une illusion ne chasse pas l'autre. D'illusion en illusion, la vie se maintient, le désir ne s'épuise pas, il se trouve à chaque fois relancé. L'illusion est un des visages du désir. L'illusion raisonnable joue avec la raison. Il n'y pas de raison et pourtant c'est là. Elle ne rend pas fou même si elle flirte avec la folie, elle tempère la solitude, ouvre le regard sur l'horizon, détend quelques liens et en noue quelques autres. Ni seul, ni coincé en une seule place dans un no man's land. Elle permet d'écrire le futur, qu'il soit réaliste ou pas, mais elle ne s'éloigne pas trop d'un certain réalisme. Illusion n'est pas irréalité. « *L'illusion n'est pas nécessairement fausse, c'est-à-dire irréalisable ou en contradiction avec la réalité* », écrit encore Freud dans *L'avenir d'une illusion*.⁵

Il n'y a pas de construction d'une histoire singulière sans la dimension de l'illusion. Comme le fait l'enfant qui construit le monde, construction où l'illusion est essentielle. Il illusionne la réalité ou ce qu'il en perçoit sans la comprendre. L'illusion soutient l'avancée de cette construction. On ne peut manquer bien sûr d'évoquer ici Winnicott⁶ et je ne citerai que ces quelques éléments relatifs à l'illusion du pouvoir créatif du tout petit : « *nous pouvons observer le tout petit en train de mettre à profit ce troisième monde, ce monde illusoire qui n'est ni la réalité interne ni la factualité extérieure* ». Ce troisième monde est sans doute ce

⁴ Guy Rosolato, *La psychanalyse en spiritualité in l'inactuel*, éd. Ciercé 2003, p 88

⁵ Freud id p 90

⁶ D. W. Winnicott, *La Nature Humaine*, éd. Gallimard, p 140.

qui m'a conduit à avancer plus haut *la troisième voie*. Et encore « ... *l'enfant... a d'abord l'illusion que ce qu'il trouve [dans le monde] est une création... en fait c'est un problème qui ne cesse de prendre sens tant que l'individu est vivant... le sentiment demeurera que le monde a été une création personnelle* ». ⁷ *Le sentiment demeurera*, inscrivant le phénomène de l'illusion comme faisant partie du sujet puisqu'il en a eu besoin pour se construire dans le monde. Mais le contenu de l'illusion, si l'on peut dire, évoluera tout au long de son existence. Vivre sans illusion serait oublier son histoire, tirer un trait sur l'enfance, vivre dans un présent éphémère par définition, aux risques d'être débordé par l'anarchie des pulsions.

Long voyage d'illusions en illusions sur la route de Moebius. Plasticité des illusions.

Lacan propose dans le séminaire 7 au chapitre sur La Pulsion de Mort⁸ « *La prise de l'homme dans le champ de l'inconscient a un caractère primitif, fondamental. Or, ce champ, en tant qu'il est déjà logiquement organisé, comporte une Spaltung, qui se maintient dans toute la suite du développement, et c'est par rapport à cette Spaltung que doit être articulé dans sa fonction le désir comme tel* ». L'illusion, toujours indexée de cette Spaltung, n'est-elle pas une des modalités de l'articulation de la fonction du désir ? Certes elle peut basculer dans la jouissance, la jouissance d'elle-même, dès lors qu'elle se réfère à la satisfaction d'une pulsion et non du désir. Mais sa fonction créatrice pourrait bien subvertir cette tentation de jouissance d'autant qu'elle est prise dans la chaîne signifiante. Dans ce même chapitre, Lacan dit⁹ : « *nous faisons de la réalité avec du plaisir* ». L'illusion a certainement la même visée, ne pas rester pure illusion, sauf à fréquenter la jouissance, fabriquer de la réalité et s'y confronter. Par extension on pourrait dire que l'illusion et le plaisir peuvent faire bon ménage. « *le possible, c'est ce qui peut répondre à la demande de l'homme* ». ¹⁰(Lacan) Dans la mesure où l'illusion de bon aloi se supporte d'un *c'est (peut-être) possible*, n'est-elle pas alors une des formes de la demande ?

⁷ Id p 146.

⁸ J. Lacan, séminaire VII, L'éthique de la psychanalyse, chapitre La pulsion de mort, éd. Seuil 1986, p 247.

⁹ J. Lacan, id, La fonction du beau, p 265.

¹⁰ J. Lacan, id, p 272.

Le rapport entre l'illusion, les mots et l'écriture n'est pas sans nous intriguer. Si les mots échouent à rendre compte de la pensée, ne serait-ce pas grâce à l'illusion qu'ils pourraient cependant le faire un jour et nous satisfaire suffisamment pour ne pas rester muet et pétrifié. Devant cet obstacle que nous imposent toujours les mots, il nous reste l'écriture, malgré tout, et donc le style. En quelle langue raconter, dire, dire l'intime ? La langue choisie, le style adopté, plus ou moins à notre insu, ne sont-ils pas eux aussi soutenus par l'illusion qui nous évite de nous avouer vaincus et nous autorise ainsi à poursuivre. Poursuivre quoi ? Poursuivre la prise en compte du désir qui fait vivre. Encore une fois, il faut mettre l'illusion sous l'égide du désir et pas nécessairement sous celui de l'aliénation.

L'illusion ne ment pas. Accordons lui simplement qu'elle ne regarde que d'un œil, celui qui regarde le ciel, l'autre reste attaché à la terre qui colle aux pieds.

L'illusion entre folie et aliénation supportable, surligne la vie entre deux morts (celle du corps et celle du psychisme). Elle insiste pour que nous soyons bien là au bon moment et ne pas manquer la marche.

Les trois auteurs que j'ai cité (notamment Baudry, Winnicott, Lacan) permettent de mettre l'illusion au cœur même de ce que l'on peut appeler le procès de l'existence. Advenir comme sujet n'est jamais gagné une fois pour toutes, nous le savons. Dans les avatares de ce procès, l'illusion, même si elle n'est pas la seule, joue un rôle centrale en tant que support du désir. Elle lui en donne visage. Elle a une fonction d'articulation, d'opérateur, de garant.

« *Je ne me fais plus d'illusion* ». « *Il a perdu ses illusions* ». Accordons tout leur poids à ces expressions qui ne sont pas que des facilités de langage ni le résultat de quelqu'un tombé dans un athéisme cynique. S'il est un domaine où l'on doit accorder toute leur valeur à ces expressions, c'est celui de la politique telle que nous la vivons aujourd'hui et depuis... Parler de désenchantement ne me paraît pas suffisant. Nous savons depuis déjà quelques temps que les lendemains ne chanteront pas. Pour autant ne peuvent-ils pas être plus prometteurs sinon plus souriants ? Or le mot politique n'a plus beaucoup de sens. Il s'est dévoyé, se réduisant à la *gestion* de l'état et du pays. Mais est-il concevable que la politique

soit déconnectée de l'utopie dans la mesure où cette dernière porte chacun à désirer et imaginer des changements pour soi-même, dans et pour la société. Or l'utopie a sans doute fortement à voir avec l'illusion sans laquelle rien n'est imaginable, sans pour autant qu'il faille confondre ces deux mots. On ne peut pas non plus l'assimiler au rêve, en dépit parfois du langage courant. Car l'utopie est une construction imaginaire s'appuyant sur une analyse sociale qui envisage concrètement une organisation, réalisable ou pas. Or il faut bien la considérer comme logiquement possible mais pas nécessairement certaine : - dupe / non-dupe-. L'utopie requiert l'imaginaire qui suscite de l'illusion sans conviction mais simplement souhaitable et possible. Je crains qu'aujourd'hui nous ne soyons pas même dans la désillusion (qui par ailleurs demeure nécessaire lorsque l'illusion s'oppose au destin du désir), mais proche d'un *pas-d'illusion*. Ainsi la place est libre pour les pulsions de destruction et le n'importe quoi. Le passé n'est qu'anecdotique (une BD regardée et abandonnée), et le futur ne pourrait s'étayer sur rien d'élaboré. Walter Benjamin se demandait s'il était possible d'inventer un rapport vivant à l'utopie. « *C'est à une société sans utopie que convient le nom de société totalitaire* ». ¹¹ Dans Libération du 27 mai 2014, M. Revault d'Allonnes écrit à propos des jeunes électeurs du Front National : « *Amnésique, cette jeunesse n'a de surcroît aucune vision claire de son avenir, aucun projet. Cette double coupure temporelle est symptomatique de la crise actuelle... des jeunes qui ont oublié l'histoire et qui peinent à se projeter dans le futur* ». Or l'illusion ouvre un crédit à l'avenir qu'elle anticipe et elle crée de ce fait même une dynamique psychique qui comporte la dimension historique. *La troisième voie* introduit donc un jeu et constitue un décalage entre le désir, la représentation et l'objet. Ainsi la vie peut-elle se construire. Troisième voie, « aire potentielle » de Winnicott, seraient les autres noms possibles de l'illusion et dessinerait son lieu psychique en mouvement.

J'ai peu parlé de la désillusion comme telle. Conformément au titre du colloque, je l'ai pourtant liée à l'illusion d'une manière moebienne. C'était sans doute une manière de considérer l'illusion, au moins une de ses formes, autrement que comme un piège. Le piège immobilise. L'illusion-piège, l'illusion aliénante n'est qu'une version de l'illusion pour ne pas dire une perversion. Puisqu'en effet elle est l'outil indispensable au bébé puis à l'enfant pour construire le monde, (illusion – désillusion – illusion), elle est au cœur même d'un

¹¹ Catherine Chalié, L'humain utopique in l'inactuel, éd. Circé 2003, p 72.

dynamisme psychique sans lequel l'autisme pourrait bien surgir. Illusion, une des composantes des éléments qui font rempart contre l'autisme ?

Arrivé là, je me demande si ma rêverie n'aurait pas été une façon d'envisager la cure analytique. Assis dans mon fauteuil, mon désir d'analyste pour l'un, l'une ou l'autre, n'est-il pas porté par cette idée de l'illusion comme amie et complice du sujet? Il me plaît de considérer l'illusion comme pas folle. Certes elle peut le devenir. Mais la désillusion risque tout autant de conduire à la folie, en passant par les impasses de la déception, du désenchantement et finalement de la résignation. Où serait le danger de voyager avec un brin d'illusion dans ses bagages, le brin de muguet que l'on s'offre le 1^{er} mai ?

Claude Spielmann

Octobre 2014